

**« Le français est devenu un peu
comme ma deuxième langue maternelle... »
– entretien avec Felicia Mihali –**

Elena-Brândușa STEICIUC¹

Auteur de 11 romans écrits dans trois langues (le roumain, le français et, plus récemment, l'anglais) la Roumaine Felicia Mihali vit depuis voilà 14 ans à Montréal, où elle contribue à ce splendide brassage culturel, tellement spécifique à la « belle province » et à tout le Canada, d'ailleurs. À côté d'autres « migrants » - comme l'Irakien Naïm Kattan, la Chinoise Ying Chen, ou bien Danny Laferrière, d'origine haïtienne, premier Canadien inclus parmi les « immortels » de l'Académie Française, en 2013 – Felicia Mihali poursuit sa carrière littéraire dans la (les) langue(s) de son pays d'adoption. Remarquée pour son inégalable talent de conteur et pour sa constante préoccupation pour la condition féminine, quelle qu'en soit l'époque ou l'espace géographique, Felicia Mihali construit sa prose autour du rapport identité/altérité, déclinant dans chaque roman l'attrait pour le transculturel, le mélange et le métissage. Comme un navigateur au long cours, elle guide son embarcation vers les mers et les océans les plus divers, et ce parcours souvent étonnant ne fait qu'enrichir la substance de ses écrits.

– Felicia Mihali, votre envol vers la littérature s'est fait dans la langue maternelle et dans le pays d'origine, très présent d'ailleurs dans toute votre prose, à travers les différentes étapes. Pourriez-vous nous parler un peu de l'adolescente Felicia et du moment qui a déclenché en elle le désir d'écrire ?

– Mes premiers balbutiements littéraires datent depuis mon enfance, dans le village perdu dans la pleine du Baragan où je suis née. Et ici je dois remarquer le rôle des professeurs dans la vie d'un enfant, de découvrir ses talents et de les encourager. La Canadienne Martha Ostenso disait dans son roman *Wild Geese*: « A teacher : the salt of the earth. » Maintenant, que j'enseigne à mon

¹ Université « Stefan cel Mare », Suceava, Roumanie.

tour, j'espère jouer le même rôle catalyseur pour mes élèves que mes professeurs pour moi. Ce sont eux qui m'ont fait découvrir sinon mon chemin, au moins ma passion. Par la suite, l'écriture m'a suivie tout au long de mon existence, dans les dortoirs des lycées industriels à Bucarest, ensuite à Maramures où je me suis mariée et j'ai passé dix merveilleuses années de ma vie, et plus tard, de retour à Bucarest, dans la rédaction bruyante mais combien enrichissante du journal *Evenimentul zilei*. En québécois on dit, *Il n'y a rien pour rien* ; tout prend une signification dans la vie d'un individu quand on a un but. Ma vie a été faite d'embouchures, parfois d'accidents et d'accrocs épuisants, mais finalement tout cela a donné un sens à mon être littéraire.

– *Vos livres publiés dans les années 90 en Roumanie - Tara brânzei (1999), Mica istorie (1999) et Eu, Luca și chinezul (2000) - ont eu une très bonne réception critique. Rien n'anticipait le départ de l'auteure vers un autre continent. Vous avez choisi l'exil – ce qui arrive d'ailleurs à beaucoup d'intellectuels de par le monde -, sachant probablement que l'écrivain qui s'installe dans un autre territoire linguistique, n'a pas la vie facile...Pourquoi le Canada, Felicia Mihali ?*

– Tout d'abord, j'ai choisi de quitter mon pays pour lutter contre la commodité intellectuelle qui s'installe inévitablement dans l'esprit d'un auteur à succès. Il y a très peu d'auteurs capables de se réinventer, de changer radicalement, tout en restant dans le même milieu. Je sais qu'il y en a beaucoup même qui pensent que la trop grande diversité n'est pas bonne, qu'on s'épuise inutilement tout en essayant de nouvelles formules. Ils ont raison, peut-être, mais moi je crois dans la diversité de l'expérience humaine et littéraire, et c'est ce que j'ai cherché en quittant la Roumanie. En fait, je n'ai pas quitté un pays, mais plutôt un milieu, humain et artistique, pour découvrir autre chose. Puis, j'ai choisi le Canada car, avec l'Australie, ce sont encore les seuls endroits où les Roumains occupent une place de choix parmi les communautés immigrantes. Ce sont ces deux pays où l'on n'a pas à s'excuser d'être Roumain, et d'être relégué à la condition de citoyen de deuxième classe, ce qui arrive souvent en Europe. Puis, j'ai choisi le Québec pour le français, car c'était une langue que je maîtrisais déjà, au moins au niveau de la lecture, ce qui a accéléré un peu mon intégration.

– *Chez certains auteurs dits « francophones » - et c'est votre cas aussi -, on peut constater cette volonté de donner soi-même les deux variantes linguistiques d'un même ouvrage, par l'exercice de la traduction, ou plutôt de*

l'autotraduction, cas particulier de celle-ci. Quelle a été votre stratégie lorsque vous avez réalisé, en français, les deux romans « roumains », Le Pays du fromage (2002) et Luc, le Chinois et moi (2004) ?

– En arrivant au Québec, je me suis premièrement inscrite dans une Maîtrise en Littérature comparée, à l'Université de Montréal. Mon intention était d'étudier le *postmodernisme*, car à l'époque de mes études à la Faculté de lettres de Bucarest c'était un sujet qui faisait beaucoup jaser. Je me rappelle Andrei Pleșu disant lors d'une rencontre, avec sa nonchalance habituelle, que le terme lui faisait peur. À l'époque, dans presque tout le milieu littéraire roumain, le *postmodernisme* était également aimé et craint. Sauf qu'en Amérique du Nord, surtout au Canada, ce concept n'était plus en vogue depuis belle lurette, au détriment d'un autre *post*, très en vogue d'ailleurs, qui était le *postcolonialisme*. Alors, sous la houlette d'une autre professeure, Livia Monnet, qui a su canaliser mon intérêt, j'ai embarqué de tout cœur dans ce sujet, qui s'est avéré un choix excellent d'ailleurs. Quand je disais tantôt que je cherchais de nouvelles formules littéraires, c'était aussi au niveau de la théorie, de l'appareil critique, or le *postcolonialisme* a représenté pour moi un changement de paradigme presque radical. Cela a renouvelé non seulement mon corpus théorique, mais littéraire et créatif aussi. À la même époque, j'ai commencé aussi à traduire les livres publiés en Roumanie, pour commencer quelque part. Sauf que cet exercice n'était pas proprement dit une autotraduction mais plutôt une réécriture traduisante. En transposant dans une autre langue un corpus déjà donné, je me suis réinventée comme auteure francophone en suivant d'une certaine façon le même *pattern*, les mêmes formules et le même style minimaliste que j'avais en roumain. Et cet exercice m'a toujours servi, car si j'ai changé au niveau des sujets, comme forme, je continue à utiliser en français le même style concis qu'à l'époque où je travaillais pour *Evenimentul zilei*.

– *Puisque le thème général du numéro 5 de la Revue Roumaine d'Études Francophones porte justement sur DIRE /ÉCRIRE/ENSEIGNER la (les) Francophonie(s), je vous prie de m'expliquer ce que le français représente pour vous, en tant qu'artiste, mais aussi en tant que personne humaine. Est-ce un versant de votre identité ? Pourquoi ?*

– Je pense que ce qui a accéléré mon intimité avec le français a été son utilisation quotidienne. Rien ne déclenche plus vite l'amour d'une langue que la relation intime et prolongée avec cette langue, dans un contexte de vie quotidienne, en passant par tous les registres émotionnels. Depuis 2003,

lorsque j'ai commencé à enseigner au Québec, le français n'est plus pour moi une langue académique, ou une langue d'écriture seulement, mais une langue de communication, d'amour et de haine. Et je vous parle de mon expérience comme professeur de français d'abord, et continuant à présent comme professeur d'histoire. Les élèves m'ont fait apprivoiser cette langue à grande rapidité pour être capable de leur faire face, pour leur enseigner mais pour mieux gérer la discipline en classe aussi, ce qui est la tâche la plus éprouvante pour un professeur de nos jours. Je vous mets au défi d'affronter un groupe d'adolescents vers la fin de la journée, lorsqu'ils brûlent d'impatience de finalement ouvrir leurs cellulaires et de courir à la maison pour se retrouver devant leurs ordinateurs. Ce sont eux qui m'ont le plus souvent mise à l'épreuve, dans des situations limites de stress, de nervosité, mais aussi de grandes satisfactions. Pour exprimer tous ces états, la langue t'offre une multitude de facettes, de possibilités, de variantes. Grâce à mes journées qui se passent plus à l'école qu'à la maison, je suis toujours dans une relation de plus grande proximité et familiarité avec le français qu'avec le roumain. Une langue, même maternelle, on la perd, si on réduit son temps d'utilisation, ses registres, sa diversité. Le français est devenu un peu comme ma deuxième langue maternelle, surtout depuis que je me suis proposé un nouveau défi, celui d'écrire en anglais. Le rapport entre les deux langues à présent ressemble à celui d'il y a 14 ans entre le roumain et le français.

– La plupart de vos romans mettent en scène la condition de la femme et la condition de l'exilé et souvent ces deux thèmes retentissent mieux ensemble, comme c'est le cas dans La reine et le soldat (2005), Dina (2008), Confession pour un ordinateur (2009). Y aurait-il un substrat ou un reflet autobiographique à chercher derrière chacune de ces admirables constructions en prose ?

– Ces deux thèmes se retrouvent dans mes livres car c'est ce que je connais le mieux. Je suis une femme et je vis ailleurs que dans mon pays, alors forcément, ces deux sujets m'offrent des possibilités d'exploration illimitées. Et les femmes, immigrantes ou pas, ont toujours besoin de représentations. Malgré les progrès faits dans la société, elles restent encore, même dans les pays développés, sujet de dérision, de méprise, de discrimination. Je ne suis pas une militante pure et dure, je ne suis qu'une chroniqueuse du quotidien de la femme, et c'est à travers ce quotidien que j'aime décrire son âme, son dévouement, son endurance. Les héroïnes des romans que vous avez mentionnées portent nécessairement des traces de ma propre sensibilité et de

mon vécu, de mes croyances, de mes plaisirs et de mes déplaisirs. Mais en même temps, elles rassemblent les traits des femmes que je côtoie, sinon des femmes que j'ai connues ailleurs ou avec lesquelles j'entretiens des relations à distance. Il me suffit un geste, un regard, un sourire d'une femme pour que je m'en rappelle lorsque je crée un personnage.

– Par certains de vos romans – Sweet, sweet China (2007) et L'Enlèvement de Sabina (2010) -, dont les formules épiques complexes et originales vous appartiennent (il s'agit du « docu-roman » et du mélange d'éléments appartenant à plusieurs cultures) on est tenté de vous considérer une « citoyenne du monde », tellement l'Orient et l'Occident y sont présents. Comment vous expliquez-vous cette fascination du divers chez vous ?

– Je pense que, de ce point de vu, je reste un pur produit roumain, car c'est en Roumanie uniquement qu'on retrouve ce mélange explosif et chargé d'une nostalgie inassouvie. Ce n'est pas pour rien qu'on nous considère une porte d'entrée vers l'Orient, mais il faut rappeler aussi qu'une porte ferme quelque chose derrière. Nous sommes de tels individus vivant des deux côtés d'une frontière psychologique, avec des aspirations vers l'Ouest et des habitudes orientales. Malgré notre regard tourné vers l'Occident, notre âme reste encore dans un Orient plutôt mythique que réel. Au Canada, cette double identité a été pour moi une grande richesse et aussi un véritable soutien psychologique. Je n'ai pas à m'excuser pour ce mélange, car il a de nombreux avantages. Je me promène avec facilité d'un hémisphère à l'autre, grâce à notre bonne culture humaniste, la seule consolation qui nous reste d'avoir subi les affres du régime communiste. Car si le projet économique a compromis le socialisme, le projet éducationnel a été une réussite surtout dans les pays sans une tradition démocratique comme la Roumanie et la Russie, et il faut en parler à un moment donné. La réussite des immigrants roumains en Amérique du Nord se doit à leur bonne éducation, au rôle que l'école a joué dans leur vie. Vu du Canada, je me rends compte que c'est à l'Est qu'on apprécie encore le canon occidental, alors que l'envers n'est pas valable, malheureusement. Et malgré les progrès qu'on fait depuis quelques décennies à la découverte de l'Autre, l'Est est réduit pour les Occidentaux à une multitude de clichés exotiques d'une fausseté à faire rire. Mes livres, si vous voulez, veulent rendre justice à cette culture exotisée, si je peux me permettre, en allant un peu aux sources.

– Avec le roman The Darling of Kandahar (2012), très bien accueilli par la presse et par le grand public au Canada, une nouvelle étape commence dans

voire carrière : Felicia Mihali, romancière anglophone ! Par ce roman à succès, qui a été dans le top ten canadien, vous touchez à une question d'actualité, la guerre en Afghanistan, mais aussi aux diverses facettes du multiculturalisme canadien. Comment vous sentez-vous en utilisant l'anglais comme langue de création ? Quelle est la motivation de cette nouvelle voie/voix ?

– Pour parler de cette tendance polyglotte, j'ai été toujours jalouse des historiographes du Moyen Âge et de la Renaissance pour qui les langues n'étaient pas un luxe ou un loisir, mais un outil de travail. Afin d'avoir accès aux sources, les précieux manuscrits qui circulaient à dos d'âne pendant des mois d'un monastère à l'autre, ou pour mener leur correspondance avec leurs collègues à l'autre bout du continent, ils devaient nécessairement connaître plusieurs langues. Quant à moi, il y a quelques années j'ai eu la révélation que je vis dans un tel endroit où le bilinguisme, le trilinguisme même, n'est pas un luxe, mais une nécessité. Cela est un rare cadeau de la vie, je crois. Au Canada, la majorité des individus doivent se réinviter plusieurs fois dans leur vie, non pas seulement à travers l'expérience de travail ou des déménagements, mais de la langue aussi. Et je parle surtout des immigrants, ces gens tellement endurents et soumis aux sacrifices. Imaginez un individu qui perd tout, son pays, le droit d'utiliser sa langue maternelle, ses amis, sa famille. Il doit reconstituer toute son existence, retourner aux études, réorienter sa profession, et somme toute, parler une ou deux autres langues nouvelles. Eh bien, ces êtres vivent anonymement dans ce pays et personne ne leur rend hommage. Pour survivre, ils n'ont pas le choix de faire autrement. En tant qu'écrivaine, je suis plus dans l'attention des médias et mon cas fait figure d'exception. Mais je suis comme les autres, j'ai toujours changé de langue sans renoncer à l'autre ; au contraire, je veux toujours exploiter les deux possibilités. Je me suis réinventée une fois en français, pourquoi ne pas essayer de le faire aussi en anglais, une langue qui vient avec une riche culture littéraire, sociale, historique ? Embrasser une langue c'est aussi embrasser une culture, une histoire. Le sujet de mon premier roman, *The Darling of Kandahar*, se prêtait bien à ce genre d'exercice. Comme roman de guerre, où les horreurs sont indescriptibles, il ne demandait pas beaucoup de détails. Et en tant que roman d'amour impossible, le retenu représentait aussi la voix de la narration. Cela est un peu différent de ce que je fais en français, où je deviens de plus en plus baroque. Étrangement, je me rapproche du style épuré du roumain, du ton de mon premier livre *Le Pays du fromage*. J'ai fait un long trajet en fait, identitaire et linguistique, pour retourner aux sources.

– *Sur votre site on peut lire que très bientôt, au mois d'avril 2014, le même éditeur montréalais, Linda Leith Publishing, publiera un nouveau roman de vous, intitulé A Second chance. Pourriez-vous nous le présenter, pour nous mettre en appétit ? Est-ce que les lecteurs francophones peuvent espérer une édition en français de vos deux derniers livres ?*

– C'est un roman que j'ai écrit au printemps 2012 pendant la campagne publicitaire de *The Darling of Kandahar* pour garder mon *mood* anglais. Un livre qui s'est écrit à chaque fin de semaine, pendant cinq mois. Et malgré le fait qu'il parle d'un sujet assez triste, il a un ton assez joyeux et allègre. Il s'agit d'une femme de 46 ans dont le mari de 50 ans subit une attaque cérébrale qui efface presque la totalité de sa mémoire en la réduisant à l'intelligence d'un enfant de 10 ans. Le livre parle du quotidien de ce couple, à travers les yeux de la femme, qui essaie d'introduire la normalité dans une situation qui n'est plus du tout normale, et qui exploite avec humour les imprévus de sa vie, telle qu'elle est à présent. Ce couple est un couple d'immigrants roumains, comment autrement, arrivé à un certain niveau de confort et de prospérité et qui doit maintenant apprivoiser le deuxième acte de l'immigration, qui est la maladie, la mort. Un jour, les immigrants doivent envisager que leur corps sera enterré dans ce pays, et c'est là le moment où ils comprennent finalement qu'ils sont chez eux. Pour la publication en français, je ne sais pas encore, je fais les choses une à la fois. Mais si mon éditeur français se montrera intéressé par une traduction, c'est sûrement moi qui vais la faire.

– *Sachant combien vous avez de projets, combien vous êtes active sur tous les fronts (artistique, civique, didactique) nous aimerions avoir quelques détails sur votre chantier en ce moment. Qu'est-ce que vous préparez pour vos lecteurs et pour le nombre de plus en plus grand de chercheurs qui se penchent sur vos écrits ? Y aura-t-il un retour au français ?*

– En ce moment, je suis très prise avec mes études d'histoire. À l'automne 2014 je vais probablement commencer une Maîtrise en Histoire à l'Université de Montréal, pour une thèse qui portera sur la décolonisation au Canada, à travers le cinéma de la réalisatrice indo-canadienne Deepa Mehta. J'avais espéré que cette pause scientifique allait me détacher un peu de l'écriture, mais je constate que ce n'est pas le cas. Je ne cesse pas de chercher des sources, des personnages, des sujets. À présent, j'écris un livre comique sur un groupe de retraités, des Canadiens d'origine roumaine, qui vivent dans une maison de retraite et qui essaient de donner un sens à leur vie en récréant une

république socialiste idéale à partir du moment où le communisme avait échoué, c'est-à-dire à la mort de Lénine, en 1924. Il va s'appeler *Zone de résidence*, selon le nom des ghettos construits au XIX^{ème} siècle en marge des villes russes et où les Juifs étaient confinés en résidence obligatoire sans la permission de sortir, sauf les marchands. Je m'amuse bien avec ce sujet, car j'ai l'impression que le communisme continue de hanter l'Europe comme un fantôme qui ne veut pas se laisser enterrer. Quant aux projets en français, je suis encore aux prises avec le livre que j'ai écrit dans le Grand Nord et qui parle de mon expérience dans la réserve Innue de Schefferville. C'est un docuroman de la taille de *Sweet, sweet China* et qui demande beaucoup de réflexions, vu la nature du sujet, ce conflit historique entre Blancs et Amérindiens, conflit non résolu encore et qui nécessiterait une remise en question de tous les assises de la société canadienne. Sauf qu'à présent, il n'y a personne, d'aucun côté, qui veuille ouvrir cette boîte de Pandore.

– *Nous attendons avec impatience tous ces nouveaux livres ! Un grand MULTUMESC/MERCI/THANK YOU, Felicia Mihali et bon vent sur toutes les mers!!!*

– À moi de vous remercier pour votre intérêt.